

Adrien Barazzone, une diablerie de procès littéraire

SCÈNES Un avocat qui attaque en justice une écrivaine parce qu'il s'estime exécuté dans son roman. Au Théâtre Saint-Gervais avant Lausanne, quatre interprètes brillants bataillent dans le prétoire sur la crête d'une vérité douteuse

ALEXANDRE DEMIDOFF

✕ @alexandredmfff

Piégé par un livre. Vous ne pensiez pas vous y voir. Et soudain, ça ne fait plus de doute. Vous êtes défiguré, bien sûr, travesti, certes, mais c'est vous quand même. Et c'est insupportable. On ne compte plus les personnalités qui se sont estimées exécutées d'un coup de plume. Le recours? La justice pardi, pour corriger la page, saisir l'ouvrage scandaleux, pourfendre surtout cette crapule de plumitif. Au Théâtre Saint-Gervais à Genève, avant la Grange de Dorigny à Lausanne, Adrien Barazzone orchestre cette joute dans *Toute intention de nuire*, spectacle dont on ne perd pas un codicille, tant il captive, tant il colle aussi à notre époque, où chacun s'emploie à mettre en scène son image.

Pourquoi jubile-t-on d'être pris dans cette souricière? L'intelligence du propos, du dispositif, du jeu. A la seconde, le tribunal entre. Mélanie Foulon est la juge, excellente en pythie fêlée dans les brumes d'une vérité indiscernable; Marion Chabloz est l'écrivaine aux abois comme l'oiseau de nuit balaféré par le jour; Alain Borek est son avocat gorgé de bonne conscience militante; David Gobet est le plaignant sec comme une boîte d'allumettes dans son complet d'outragé. Ce quatuor, qui a contribué avec Adrien Barazzone et Barbara Schlittler à l'écriture de la pièce, est merveilleusement joueur.

Stendhal à la barre

Alors écoutez Mélanie Foulon en équilibre précaire dans ses arçons. Elle énonce le synopsis de ce roman judiciaire. Alexandre Badadone s'est reconnu dans le personnage de Bel, qui comme lui est avocat, qui comme lui



ADRIEN BARAZZONE
COMÉDIEN

a 50 ans, qui comme lui a une maison en Italie, qui comme lui surtout avait un secret de famille dévoilé, selon lui, dans *Marcher sans craindre le ravin*. Pauline Jobert alias Marion Chabloz balaie cette vision narcissique. Elle invoque Stendhal et sa formule: «Le roman, c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin.» Autrement dit, des particules du monde s'y accrochent, comment en serait-il autrement, mais elles ne sont que la matière d'un détournement du réel.

Les romans sont une extension de nos vies, leur seule réalité augmentée au fond

Face à face, la liberté du créateur d'un côté, de l'autre, le droit à la protection de sa personnalité. Adrien Barazzone s'est intéressé aux procès qui enflamment la 17e Chambre correctionnelle du Tribunal judiciaire de Paris, là où se jugent les affaires littéraires et médiatiques. Le sujet est grave et intemporel. La force de *Toute intention de nuire* est que, sans gommer jamais l'importance du propos, il opte pour le double fond et la malice.

Admirez Alain Borek, irrésistible en plaideur altermondialiste. Il convoque un témoin, le compagnon de Pauline Jobert, et c'est lui qui le joue. Il tombe la robe, improvise un chignon cool et le voilà bonne pâte et as du stand-up. Plus tard, Alexandre Badadone appellera à son tour un renfort à la res-

cousse, son frère, tiens, psychiatre. C'est Alain Borek encore, formidablement cuistre.

Antidote aux idées arrêtées

La beauté de ce geste-là, c'est celle, ontologique, du théâtre, cet espace précieux entre tous où des interprètes occupent la place de l'autre, incitant le spectateur à faire de même, histoire de rappeler qu'une position ne va jamais de soi. *Toute intention de nuire* est à cet égard un éloge de la lecture comme salut quand les opinions se figent, comme ébranlement de la pensée et du corps, comme antidote aux idées arrêtées.

Le procès glisse ainsi d'un réalisme déjà miné en son préambule à un sur-réalisme comique, quand Marion Chabloz, par exemple, témoigne en faveur de Pauline Jobert – qu'elle incarne donc – en tant que détective, totalement loufoque, histoire de démontrer qu'Alexandre Badadone ne saurait être Bel. On rit, puis on tremble quand David Gobet, une atmosphère d'orage à lui tout seul, dévoile la raison de son action, celle qu'il peut avouer du moins.

Les romans sont une extension de nos vies, leur seule réalité augmentée au fond. Il suffit d'un pas pour qu'on tombe dans leurs filets, pour que l'identité dont on se prévalait se dilue dans leur miroir. Alexandre Badadone demande à lire un extrait de *Marcher sans craindre au bord du ravin*, une scène où le personnage, qui ne peut pas être lui, humilie son épouse. Surprise, c'est la juge elle-même, de plus en plus tourneboulée, qui donne la réplique. Mélanie Foulon devient alors Sophie, la protagoniste sonnée par l'odieuse suffisance de son mari. Les voilà «fictionnalisés» sous nos yeux, c'est-à-dire révélés par la fiction. A moins que... *Toute intention de nuire* ne tranche rien. Il appelle à penser le pouvoir performatif de la fiction. C'est dire le vertige. ■

Toute intention de nuire, Genève, Théâtre Saint-Gervais, jusqu'au 10 nov.; Lausanne, Grange de Dorigny, les 20, 21 et 23 nov.